



Volume 48, numéro 1, février 1992

Lectures sémiotiques de l'Épître aux Colossiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400666ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400666ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mottard, F. (1992). Compte rendu de [GRONDIN, Jean, *Emmanuel Kant. Avant/Après*]. *Laval théologique et philosophique*, 48(1), 125–127.
<https://doi.org/10.7202/400666ar>

□ comptes rendus

Jean-François COURTINE, **Suarez et le système de la métaphysique**. Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 560 pages (15 × 21.5 cm).

Ce grand travail s'inscrit dans les tentatives contemporaines de réhabiliter le plus profondément possible l'interprétation médiévale de l'œuvre d'Aristote; cette interprétation permet – notamment grâce aux thèses des *Disputationes metaphysicæ* (1597) de Francisco Suarez – de rendre plus significatif l'aspect onto-métaphysique de la philosophie au seuil de l'âge moderne, un corrélat bien autonome envers le néoplatonisme et le cartésianisme naissant. La recherche des sources de la pensée moderne peut donc sortir de l'unilatéralité des conceptions du XVII^e siècle (souvent considérées dans une exclusivité fondative), et s'orienter dans la tension – et grâce à elle – entre deux pôles de la philosophie universelle: l'objectivisme d'horizon ontologique et le subjectivisme d'engagement transcendantal.

L'auteur voit comme sa tâche immédiate celle de situer le «moment Suarez» dans l'histoire de la métaphysique; il désire par ailleurs «contribuer à l'étude générale du système de la métaphysique... au fil conducteur d'une élaboration, elle-même historique, de la logique de sa constitution ontothéologique». De la métaphysique dans le sens scolastique, conçue à travers le projet thomiste, le projet de Suarez vise la métaphysique en la problématique noétique, en sa vision propre de l'objectivité et en ses thèses d'ordre *absolument* ontologique. Les deux premières parties sont ainsi marquées par la valeur de réhabilitation du courant métaphysique au sens très authentique de l'aristotélisme; les deux parties suivantes concernent la systématique transcendantale de cette métaphysique et motivent la discussion sur les suites du programme systématique – ouvert d'ailleurs – des *disputationes* face à l'ontologie et l'idée d'une *Mathesis universalis* dans la vision cartésienne-leibnizienne et, en particulier, le problème fascinant de l'individuation (au milieu du XVII^e siècle et plus loin encore).

Le lecteur moderne des *Disputationes*, bien guidé par ce livre responsable, verra dans l'ensemble de la

théorie de l'être universel (1^{er} volume de la grande synthesis) et de la théorie qui porte sur la substance, les accidentia et l'étant de Raison (2^e volume) le fondement aussi bien de la cohérence systémique de la métaphysique que de sa division en *générale* et *spéciale*, si importante pour l'engagement théorique de la pensée philosophique à l'époque de Leibniz, de Wolff et de Kant, mais aussi beaucoup plus tard, pour la division uniquement implicite dans la perspective de Suarez lui-même.

Cette lecture interprétative dominée par la compréhension de la philosophie *théorique* posera cependant nécessairement des questions d'ordre *pratique*: y a-t-il une *éthique* de la Raison métaphysique? l'œuvre de Suarez – l'instrument culturel de la contre-réforme – s'inscrit-elle *avec la même force* dans les idéaux généralement humains de la liberté, propres à la pensée suivant le XVIII^e siècle, que dans le style onto-théologique de la métaphysique future?

À cette problématique de l'unité de la Raison logico-métaphysique et de l'ethos de la liberté, le livre – fidèle à son projet limitatif déjà immense – ne répond pas. Mais il montre justement la *limite* où la réponse deviendrait thématique.

Jaromir DANEK
Université Laval

Jean GRONDIN, **Emmanuel Kant Avant/Après**. Collection «La création de l'esprit». Paris, Crité- rion, 1991, 204 pages (13 × 20 cm).

Ce volume propose une nouvelle introduction à la philosophie de Kant. Les étudiants et tous ceux qui veulent s'initier à la pensée de ce philosophe (à la philosophie moderne dirait l'auteur) y trouveront sans aucun doute un outil de qualité. Un mérite important de cette introduction tient à ce que Grondin ne s'est pas limité à présenter la *Critique de la raison pure*, mais il a réussi (en moins de deux cents pages!) à esquisser le tableau des principaux moments de l'œuvre kantienne. Le contenu de l'ouvrage se divise

en trois parties. Dans la première, intitulée *Avant Kant*, l'auteur se sert habilement de la caractérisation du rationalisme (s'inspirant vraisemblablement de la réception kantienne de la pensée de Leibniz) et de l'empirisme (Hume) pour exposer la situation philosophique dans laquelle se déterminent les thèmes fondamentaux de l'entreprise *critique*. Ensuite les textes kantien, particulièrement les trois *Critiques* et les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, sont interprétés dans le sens de découverte et d'approfondissement de la nouvelle métaphysique inaugurée par Kant. La dernière partie met l'accent sur l'histoire de l'*Après Kant* en décrivant brièvement les philosophies qui se sont justement engagées à considérer l'éthique comme *prima philosophia* (le lecteur ne manquera pas d'être surpris de voir le nom de Heidegger parmi ceux-là).

Pour ceux qui veulent s'initier à Kant, cette nouvelle introduction, qui a su si bien faire en si peu d'espace, sera d'une aide précieuse. Cette recommandation de l'ouvrage peut s'accompagner de quelques réserves permettant d'orienter le lecteur. Nous discuterons d'abord quelques points de détail, et par la suite, quelques thèses plus significatives de l'auteur.

Il faut remarquer tout d'abord que si le style de l'auteur est généralement agréable, il y a pourtant certaines expressions dont il faudra se méfier (Notons par exemple le curieux emploi du mot «équivoque» (p. 46 note 2). L'auteur voulait sans doute dire «unicité». L'expression selon laquelle *la sensibilité donne des intuitions* (p. 48) est un autre exemple. Il faut souligner aussi que la caractérisation du rationalisme (Première partie) reste un peu indéterminée, l'auteur renvoie à plusieurs philosophes sans que l'on sache trop lequel a le plus marqué la thèse de Kant. Au lieu de centrer l'analyse autour de la philosophie de Leibniz, Descartes est souvent privilégié. Mais dire, en se basant sur Descartes, que l'on ne peut pas douter du savoir rationnel (p. 20) (et particulièrement des mathématiques) peut paraître suspect au lecteur des *Méditations métaphysiques*, où c'est le «Je» qui apparaît comme indubitable et d'une évidence plus fondamentale que les mathématiques. Il peut surprendre aussi que le caractère «analytique» du savoir rationnel (avant Kant) soit jugé à partir du critère kantien d'analyticité (p. 22). Aussi, le fait de considérer les jugements de la géométrie comme exemple le plus convaincant de jugements synthétiques *a priori* pourrait être remis en question. L'auteur veut éviter de tirer les exemples de l'arithmétique (sans doute ce choix est-il tributaire des travaux de Frege) mais il n'est pas clair que la géométrie puisse consti-

tuer un meilleur exemple. Il aurait été préférable de souligner tout simplement que la distinction kantienne entre les jugements synthétique et analytique a été sérieusement remise en question par la critique de Quine du critère d'analyticité.

Quelques remarques maintenant sur l'interprétation des textes de Kant. L'auteur renvoie systématiquement à la *Critique de la raison pure* comme l'ouvrage de 1781. Cette insistance peut surprendre le lecteur non-initié (la seule référence explicite à la seconde édition [1787] est introduite pour rappeler la distinction entre les jugements de perception et les jugements d'expérience), et mériterait d'être expliquée. Cette explication tient à une thèse de l'auteur, et il est possible de consulter sur ce point son ouvrage: *Kant et le problème de la philosophie: l'a priori* [1989]. L'exposition du projet kantien de la première *Critique* peut aussi poser quelques problèmes. Grondin insiste, sans doute avec raison, pour montrer ce projet comme questionnement concernant la possibilité de la métaphysique en tant que science. Pourtant, selon lui, dès l'*Esthétique transcendantale*, il devient clair que la métaphysique, au sens de la tradition, est impossible puisqu'elle ne possède aucune pierre de touche pour garantir la validité des jugements. On pourrait alors se demander pourquoi Kant prend la peine d'écrire l'*Analytique transcendantale* (et de faire un important travail de réécriture de cette section pour l'édition de 1787). Ce problème pourrait peut-être être évité si l'on cessait de mettre l'accent sur un rapport hâtivement affirmé (même s'il peut être suggéré par Kant lui-même) selon lequel il faudrait associer mathématique/esthétique ainsi que physique/analytique. Ce rapport, établi fort probablement pour des motifs pédagogiques, ne paraît pouvoir remplir cette fonction que si les divisions de la première *Critique* (esthétique et analytique) sont envisagées relativement à l'*Analytique des principes* (pour expliquer le rapport entre l'entendement et l'intuition). Malheureusement, l'ouvrage ne dit rien sur cette section ni, par conséquent, sur la très importante théorie du schématisme transcendantal. Notons aussi que l'auteur décrit à quelques reprises la dialectique comme *logique du faux*, alors qu'il semble préférable de conserver l'expression kantienne: *logique de l'apparence*.

Finalement, avant d'exposer les thèses les plus significatives de Grondin touchant l'interprétation de Kant, il faut certainement souligner l'orientation interprétative de la pensée de Heidegger. Grondin, fin connaisseur de la pensée de Heidegger, pose les jalons de l'interprétation de la «métaphysique du Dasein» comme métaphysique des mœurs ou de la

liberté (p. 184). Évidemment, il souligne que l'«éthique de Heidegger» doit être critiquée. Mais ici le problème se situe à un autre niveau. Il est bien connu que Heidegger n'appréciait pas que *Être et temps* soit interprété dans un sens éthique (il le répète à deux reprises (au moins) dans l'ouvrage même). Si l'on ne peut plus éprouver de sympathie pour Heidegger, il faut pourtant reconnaître l'originalité et la profondeur de sa pensée. L'auteur sait que l'éthique devient une question dans la mesure où se pose un souci de l'autre. Mais ce qui prime chez Heidegger, c'est le souci de soi, et cela non parce que Heidegger ne s'y entendait pas en éthique, mais parce que ce n'était pas d'éthique dont il voulait parler. Si l'on veut faire une lecture éthique de *Être et temps*, il sera de toute façon difficile de concilier le projet *ontologiquement* éthique de Heidegger et le projet *métaphysiquement* éthique de Kant. Le mot «éthique» deviendrait radicalement équivoque.

En terminant, nous soulignerons deux aspects du cheminement philosophique de l'auteur qui sont particulièrement significatifs pour comprendre la tendance générale de l'ouvrage. L'un des grands mérites de cette introduction est de consacrer une section à la *Méthodologie* (de la première *Critique*). L'auteur en avait souligné l'importance dans son livre *Kant et le problème de la philosophie: l'a priori* [1989]. La thèse principale de ce livre était de considérer le *Canon de la raison pure* comme conclusion de l'œuvre maîtresse de Kant. Cette remarque permet de mieux comprendre les propos de l'auteur concernant le cheminement kantien vers une métaphysique de la liberté (ce qui, du reste, n'est pas si évident, puisque Kant n'a jamais cessé de travailler sur une «Métaphysique de la nature»). Dans son interprétation, cependant, l'auteur ne cesse de creuser le fossé entre la philosophie théorique et la philosophie pratique en accentuant le rôle de l'éthique. Il s'agit là bien sûr d'un aspect fondamental pour la compréhension de la philosophie de Kant. Pourtant, le philosophe de Königsberg parle de la détermination des conditions formelles pour un *système complet* de la raison pure (la comparaison des *Méthodologies* des trois *Critiques* permettrait d'accentuer le fait que Kant vise toujours la compréhension systématique de la philosophie). L'auteur n'insiste pas suffisamment sur cet aspect systématique et pour cette raison, l'interprétation de la troisième *Critique*, celle qui vise justement l'approfondissement de l'aspect systématique de la philosophie, est insuffisamment valorisée. Les résultats de la troisième *Critique* devaient pourtant être mis de l'avant, même au détriment de ceux de la première. Ainsi, par exemple, on aurait pu insister sur l'importance de l'intersubjectivité

communicationnelle dans la constitution du réel (sphère théorique). On aurait pu aussi voir dans le sentiment esthétique un *analogon* de la sensibilité pour la liberté, et, par là, comprendre la possibilité de la systématique philosophique au sens de Kant dans le nouvel horizon de l'analogie.

Si l'auteur n'insiste pas sur l'importance du système chez Kant, préférant considérer l'originalité de la philosophie kantienne dans le dévoilement de l'historicité de la situation humaine, cela peut mieux se comprendre par celui qui lira aussi *Einführung in die philosophische Hermeneutik* [1991], du même auteur, dont l'une des thèses principales est de présenter l'herméneutique philosophique comme *prima philosophia*. L'oubli de l'aspect systématique (et critique) de la philosophie kantienne a ses conséquences pour expliquer la structure de la dernière partie, *Après Kant*. Le lecteur cherchera en vain des remarques concernant Peirce, Russell ou Wittgenstein, ou quelque représentant de la philosophie anglo-saxonne que ce soit. La raison en est que l'«épistémologie» (regroupant, semble-t-il, l'ensemble de ces philosophes) ne serait qu'une philosophie de second plan. Pourtant, l'interprétation des textes de Kant et la compréhension de la science en général restent ouvertes. Les progrès de la logique et de la science ne sont pas achevés, et ces progrès ne sont pas sans rapport avec la façon actuelle de comprendre les problèmes éthiques. Lorsque Kant a établi son système des catégories (dans la première *Critique*, c'est-à-dire dans une perspective théorique), il savait que ces catégories concernaient l'ensemble de la pensée et devaient être à l'œuvre même dans la constitution de la philosophie morale. Il faudrait certainement approfondir le rapport entre théorie et pratique chez Kant, c'est-à-dire insister sur l'aspect systématique de sa philosophie. La pragmatique contemporaine (dont l'originalité a ses bases *théoriques* dans l'analyse de *Speech Acts*) pourra peut-être permettre de mieux comprendre ce rapport.

François MOTTARD

Jacques DERRIDA, *L'autre cap* suivi de *La démocratie ajournée*. Paris, Les Éditions de minuit, 1991, 124 pages.

Cet opuscule reprend en la complétant une conférence que Jacques Derrida a prononcée à Turin, le 20 mai 1990, lors d'un colloque sur «L'identité culturelle de l'Europe» et qu'il a publiée par la suite dans *Liber*,